

## **La communauté artistique franco-torontoise** **La mise au monde d'une voix nouvelle**

Marie-Andrée Michaud

---

Number 29, Winter 1983–1984

Être franco-ontarien-ontarois?

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/43826ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Michaud, M.-A. (1983). La communauté artistique franco-torontoise : la mise au monde d'une voix nouvelle. *Liaison*, (29), 44–45.

## La communauté artistique franco-torontoise La mise au monde d'une voix nouvelle

« Nous sommes ici, pour la plupart, avec une formation professionnelle; mais personne ne sait qu'on est là. Nous ne savons pas comment faire pour prendre la parole, et pour qu'on nous entende... Comment puis-je dire que non seulement j'y suis mais que, surtout, j'y resterai? »  
PATRICIA DUMAS, *Stereo Morning*, CBC-FM, 27 septembre 1983

**A venir jusqu'à maintenant, juste à penser à la communauté artistique ontarioise, je développais, presque, un sentiment d'infériorité. Vous riez sous cape? Peut-être. Mais il est vrai que, depuis l'écllosion de la culture franco-ontarienne devenue, par la suite, ontarioise pour certains, l'apport franco-torontois est resté relativement minime. Si bien qu'avant tout, il a acquis cette particularité d'être invisible. *The Invisible French*, tel fut même le titre d'un livre, publié il y a quelques années, et signé THOMAS MAXWELL... « Qu'ont-ils donc à dire, de toutes façons, ces Franco-Torontois? pensait-on ailleurs dans la province. Ce ne sont pas d'authentiques Franco-ontariens. » Cela parce que, des quelque cent mille francophones vivant à Toronto, une majorité d'entre eux provenait soit du Québec, soit d'Europe, soit d'Asie ou des Antilles françaises. Et puis, dispersés dans tous les coins de la ville, ils ne se rencontraient pas. Encore heureux s'ils connaissaient leur existence réciproque!**

par  
**Marie-Andrée Michaud**

Si j'utilise le passé c'est que les choses changent, en ce moment à Toronto. Et pour le mieux. Et ce changement ressemble à une grossesse, à une mise au monde. La mise au monde d'une voix nouvelle, unique et captivante. La voix, encore jamais entendue, de la culture franco-torontoise.

Catalyseurs par excellence, les artistes, en ce moment, fraient

le chemin aux autres. Et ils le font depuis janvier dernier alors que, isolément, CARMEL LEGAL-BRODEUR et MARIE-HELENE FONTAINE, toutes deux comédiennes, se plaignaient de l'omniprésence québécoise au Théâtre du P'tit Bonheur. Sans en vouloir à ce dernier, elles cherchaient, à tâtons, des moyens d'expression qui leur soient propres. Et puis, tout de suite après, vint la formation d'une cellule de Théâtre-Action. Avec la journaliste et comédienne

PATRICIA DUMAS en tête, des artistes professionnels de tous âges, de toutes provenances et de toutes disciplines se réunirent, pour la première fois, et exprimèrent leur frustrations et leurs besoins. De là naquirent, entre autres, des cours de pose de voix donnés par LOUIS SPRITZER, professeur au Conservatoire d'art dramatique de Montréal. De là naquit, surtout, une nouvelle écriture. **Fort-Rouillé**, de PATRICIA DUMAS, donne la parole aux fondateurs français de Toronto qui, suite à la conquête, perdirent leur voix. **Fort-Rouillé** sera créée, au printemps prochain, par le Théâtre du P'tit Bonheur à Toronto. Celui-ci, d'ailleurs, ne mit pas long à emboîter le pas. Avec **Fort-Rouillé**, **Strip**, de BRIGITTE HAENTJENS, CATHERINE CARON et SYLVIE TRUDEL fait partie de la saison en cours. Et puis, de façon à contribuer au développement de son milieu, le Théâtre du P'tit Bonheur offre, cette année, des ateliers d'art dramatique pour les enfants.

Il ne faudrait pas croire, cependant, que tout remonte à janvier dernier. Cette parole d'ici, certains tentent de la dire depuis déjà pas mal d'années. Mais maintenant, les poètes, dramaturges et romanciers n'ont plus besoin d'attendre que leur manuscrit soit accepté par une maison de Montréal, de Sudbury ou d'Ottawa. Depuis le mois de mai dernier existe, à Toronto, **Les**



Marie Hélène Fontaine

**Editions Marois.** FRANCOISE MAROIS, qui enseigne le français aux adultes à l'université York, avait alors décidé de publier des travaux d'étudiants. A cause de réponses extrêmement positives, à cause aussi de son enthousiasme et de sa puissance de travail quasi-phénoménale, FRANCOISE est en train de donner à sa maison un rythme que d'autres, mieux installées, lui envieraient. Ainsi, au moment même où je vous écris, huit livres doivent sortir des presses sous peu, certains provenant d'auteurs franco-torontois inconnus. Bien sûr, il est normal que le théâtre et la littérature, arts premiers du langage, soient aussi ceux qui, le mieux, rendent compte de l'état d'une société. Ceci s'applique aussi au cinéma, ce en dépit des difficultés constantes en ce domaine au Canada. Les cinéastes créent à Toronto, non seulement des documentaires, mais également des longs-métrages de fiction : tel VALMONT JOBIN avec **Un gars de la place**, basé sur une grève ayant eu lieu à Kapuskasing, en 1963. D'autres fonctionnent privément. Ainsi, au printemps dernier, JEAN-MARC LARIVIERE lança **Révolutions**, long-métrage portant sur l'isolement dans les grandes villes. Contrairement au cinéma québécois qui, depuis quelque temps, se plaît dans les thèmes et les images douces, les cinéastes franco-torontois apportent une note stridente, dure, contestataire même. Cela est vivifiant.

Du côté musical cependant, la scène est moins brillante; il n'y a pas de chansonniers professionnels franco-torontois et seulement deux chanteuses de style populaire, FRANCE GAUTHIER et CECILE FRENETTE : celles-ci ont quitté le Québec pour venir vivre et travailler ici. Si CECILE FRENETTE gagne bien sa vie, c'est que, en plus de posséder un talent évident, elle chante, plus souvent qu'autrement, en anglais. Comment se fait-il qu'à l'inverse des autres arts, la musique se porte si mal en ce moment? Peut-être à cause d'un manque de salle de spectacle pour la chanson de langue française ou peut-être, et cela est plus plausible, à cause de l'influence de la musique pop américaine. Celle-ci se fait si forte que même les chanteurs canadiens-anglais ont peine à se frayer une place à Toronto. Car Toronto, il ne faut pas l'oublier, est la métropole culturelle d'un pays avant tout anglophone qui se cherche, peu sûr d'une identité si proche de celle des Américains.

Et Toronto, c'est aussi la métropole économique du pays. Par exemple, ici se trouve, après New-York, le marché en arts plastiques le plus important en Amérique du nord. Il est bon, quand on est peintre, sculpteur ou même photographe, d'avoir un pied-à-terre à Toronto. Les artistes franco-torontois le savent bien même si leurs débouchés, parfois, demeurent restreints au Centre francophone ou à l'Alliance française. Dans cette optique et malgré leurs différences artistiques, cinq femmes formèrent, il y a deux ans, le groupe Paradoxe. Ensemble, elles

retiennent davantage l'attention et, par conséquent, vendent mieux. A Toronto, si le côté pratique des arts visuels occupe une place de choix, il n'en va pas de même pour la création. Encore conservatrice, la ville peut bloquer, parfois, l'élan vital de l'artiste. Dans ce contexte, les Franco-torontois vivent les mêmes luttes, les mêmes défis que leurs collègues anglophones. Mais le langage fait ici place à l'image et l'image est plus facilement universelle.

L'est-elle vraiment? N'est-ce pas pour promouvoir la spécificité des artistes franco-torontois et, de façon plus large, ontariois, qu'en octobre dernier naissait une Maison de la culture à Toronto? Conçue par PHILIPPE GARIGUE, principal du collège Glendon et administrée par YVETTE SCHMIDT, doyenne des Services aux étudiants, la Maison de la culture se veut un foyer de rencontre, de création, de spectacles et d'expositions ouvert tant au public qu'aux artistes francophones et francophiles de la ville. PHILIPPE GARIGUE affirme ainsi et par des textes publiés dans le **Devoir** et dans **L'Express de Toronto** l'importance de cette culture franco-torontoise en train d'être construite. Cette importance, il la voit non seulement sociale et culturelle, mais aussi politique. A Toronto, dit-il, se joue l'avenir du bilinguisme au Canada.

Et les artistes, dans tout cela? Les artistes rêvent et de leurs rêves, tout chauds de vérité, ils nourrissent les autres autour d'eux. Ce qui arrive après n'a plus rien à voir avec eux...★



France Gauthier (Photo : Jules Villemaire)

**FF** LA FEDERATION CULTURELLE  
DES CANADIENS-FRANCAIS

262, av. Taché, Saint-Boniface (Manitoba)  
C.P. 26, Succ. Norwood Grove, St-Boniface (Man.) R2H 3B8  
(204) 247-4780

**Au service de la culture francophone  
en milieu minoritaire**